

Juvencus Martialis (1). Leurs bibliothèques restaient éternellement fermées comme des sépulcres. Ils se faisaient fabriquer des orgues hydrauliques, des lyres de la grandeur d'un char, des flûtes et d'énormes instruments de théâtre. Les palais de Rome ne retentissaient que de la voix des chanteurs et du bruit des instruments.

Cette vie frivole rendait égoïste et pusillanime. Le moindre soupçon de maladie contagieuse était une excuse qui dispensait les plus intimes amis de se rendre visite, et si, par décence, on envoyait un domestique savoir des nouvelles de cet ami, il ne rentrait à la maison qu'après s'être purifié dans un bain. L'amour de l'or était devenu partout une passion plus vive que l'amour de la vie : c'était chose incroyable que les divers genres d'obséquiosités dont on environnait un homme sans enfants, et les ressorts que l'on mettait en jeu pour capter un héritage. La détresse, qui est la suite et la punition d'un luxe extravagant, réduisait bien des fois à des expédients nouveaux l'orgueil des patriciens avilis. S'agissait-il d'emprunter ? ils devenaient bas et rampants comme l'esclave dans la comédie. Fallait-il rendre le capital à un malheureux créancier ? ils prenaient le ton impérieux et tragique

voluminibus implicavit. Fl. Vopiscus, *in Firmo*, cap. 1. — Spartian., *in Hadriano*, cap. 2.

(1) On lit, dans les meilleures éditions d'Ammien Marcellin, le nom de Juvénal, qui est d'une littérature assez élevée pour se trouver très déplacé à côté d'un écrivain ridicule. Nous avons donc suivi la conjecture et la leçon de Reinesius, *ad Ammian.* tom. III, pag. 245. Si l'on n'adopte pas ses raisons, ce n'est toujours pas Juvénal qu'il faut admettre ici. Gibbon, *loc. cit.*